FHC.3
24988 a
Case
Fnc
22784

ETAT
DE LA
FRANCE
AU MOIS DE MAI, 1794.

PAR

M. LE COMTE DE MONTGAILLARD.

- - - - - - - - - Lamentabile regnum
Eruerint Danaï, quæque ipſe miſerrima vidi.
VIRG.

A LONDRES,

Chez E. HARLOW, Libraire de Sa Majeſté, Pall Mall; DE BOFFE, Gerrard Street; RICHARDSON, Royal Exchange; & HOOKHAM & CARPENTER, Bond Street.

A LA HAYE,

Chez P. F. GOSSE, Libraire de la Cour.

1794.

THE NEWBERRY LIBRARY

AVANT-PROPOS.

Rentré en France après la retraite de Monſieur le Duc de Brunſwick, pour ſauver, s'il avait été poſſible, une fortune néceſſaire à l'exiſtence de ma femme, de mes enfans, alors émigrés depuis longtems, j'ai habité Paris dix-huit mois, preſque ſans interruption.

Le deſir de me rendre utile à mon ROI, *à ma patrie, a pu ſeul me faire vaincre tous les obſtacles que j'ai eu à ſurmonter, pour approcher les tyrans qui l'oppriment. J'ai vu leurs mœurs & leur caractère, j'ai connu leurs moyens & leurs projets. Je vais les écrire ſans amour-propre comme ſans crainte.*

J'ai échappé aux dangers qui m'environnaient, de toutes parts, en affectant les dehors d'une frivolité & d'une diſſipation qui ont éloigné les défiances: & j'ai quitté la France après y avoir étudié la Révolution dans le ſein même de ſes horreurs.

Les périls que j'ai couru & les motifs qui m'ont determiné a m'y exposer, doivent me mettre au-dessus de tous les soupçons de la malveillance. Ils ne sauraient atteindre une conscience irreprochable & forte de la droiture de ses intentions. C'est dans la pureté de ces motifs que je trouve ma recompense.

Les journaux, les hommes legers & méchans peuvent, donc, me juger comme bon leur semblera: j'aurai dit la verité, j'aurai rendu publics des faits & des observations importantes pour l'utilité commune. Je suis egalement pret à rendre compte de ma vie entiere, lorsque j'aurai à répondre a d'autres hommes qu'a de vils imposteurs.

Le 15 Juin 1794.

ETAT
DE LA
FRANCE,
AU MOIS DE MAI, 1794.

La Convention Nationale n'a ni la confiance, ni l'eſtime du peuple Français: mais ce peuple eſt au moment de donner ſa ſanction aux diſpoſitions d'ordre & de propriété qu'elle va conſacrer; & apres l'avoir épouvanté ſi longtems, elle s'en fera reſpecter, ſi cette année la voit encore réſiſter, c'eſt-à-dire, repouſſer les alliés des extrémités de la France. Cette Aſſemblée s'affermit chaque jour, par ſa durée; & ſes aſſaſſinats ne paraiſſent déjà que des actes de rigueur néceſſaires. Son gouvernement ſera donc conſolidé lorſque ſes bourreaux diſparaîtront: & l'inſtant ne paraît pas éloigné, ou la place deſtinée aux échaffauts, va devenir celle des fêtes publiques.

La majorité de la Convention n'adopte ni les principes, ni les meſures du Comité de Salut Public. Un tiers de cette aſſemblée appartient

à la royauté. La dixième partie, au plus, veut une république, c'eſt-à-dire, des noms Romains, l'impunité & l'égalité. Une grande partie des Députés craint, également, la hache du dictateur, & le glaive des puiſſances. Ils tremblent ſous la tyrannie du Comité de Salut Public, ils déteſtent juſqu'aux individus qui le compoſent; mais ce Comité, objet de leur mépris & de leur crainte, les a garantis, juſqu'à préſent, des châtimens de l'Europe. Ils s'en éloignent, le redoutent & le ſervent.

Deux cents membres (1), à peu près, compoſent les ſéances de cette Aſſemblée, qui ne délibère plus, qui ne diſcute que les réglemens d'adminiſtration, de police ou de finance, & dont la fonction la plus importante eſt d'annoncer la nomination de ſon Préſident & de ſes Sécretaires. Elle s'empreſſe de ſanctionner les arrêtés & les loix, que le Comité de Salut Public veut bien, encore, lui ſoumettre; elle n'oſe en propoſer aucune ſans ſon conſentement; devenue étrangère aux projets les plus importans, & aux réſolutions les plus déciſives, elle a conſervé le nom, & perdu tous les pouvoirs de la repréſentation nationale.

Le Comité de Salut Public, dans lequel ſont concentrés la puiſſance, l'action & le droit de la ſouveraineté, obéit à Roberſpierre; Barrère & St. Juſt ſont ſes ſécretaires, plûtôt que ſes collégues. Ils partagent ſes dangers, ſans partager ſon autorité. Il en eſt qui leur ſont particuliers, & auxquels ils n'échapperont point.

Membres de cet ordre ſur lequel ils exercent eux-mêmes la tyrannie la plus rafinée, ils ont évité, ainſi que ſoixante & quatorze députés de la Convention, la proſcription lancée, par les derniers décrets, contre les reſtes infortunés de la nobleſſe qui ſe trouvaient encore à Paris. Mais des circonſtances qui paraiſſent inévitables, rendront leur deshonneur & leur lâcheté, même, une des cauſes de leur perte.

Les huit autres membres du Comité de Salut Public, en expédient le travail, & ne le dirigent jamais. Tyrans ſous Roberſpierre, ils oppriment avec lui la France, mais tremblent à ſon approche. Le Comité de Sureté Générale reçoit & exécute ſes ordres; il ne prend part au gouvernement, que par les meſures qu'exige, continuellement, la ſureté intérieure de la Convention & de la République; il n'inſpire, & ne peut cauſer de craintes qu'aux complices, ou aux victimes que la France renferme. Il eſt entièrement étranger aux affaires qui agitent l'Europe. Il fait les fonctions de police générale dans l'empire, étudie partout les mécontens, pourſuit les richeſſes & l'obſcurité, reçoit & excite les dénonciations; il fait éxécuter, ſurtout, les arreſtations ordonnées par le Comité de Salut Public.

Cette ſurveillance infatigable de la tyrannie la plus atroce, qu'on appelle police générale, peſe indiſtinctement ſur toutes les claſſes & ſur tous les individus. Les membres de la Convention y ſont eux-mêmes plus expoſés que les autres citoyens. Aucune de leurs démarches

ne reſte ignorée. Leurs actions, ainſi que leurs propos, ont tous un eſpion inviſible qui ne les quitte jamais. Le prétexte d'une conſpiration continuelle contre le peuple, eſt l'excuſe de toutes les violences, & de ces viſites domiciliaires qui accablent, ſans relâche, les villes & les campagnes. Il n'eſt pas un ſeul homme, député, adminiſtrateur, agent, ou ſimple citoyen, qui ſoit aſſuré de jouir d'une nuit tranquille, & qui n'en voye approcher les ténébres avec crainte. Il n'eſt pas une ſeule chaumière, ſur toute la ſurface de la France, où la pauvreté, même, ne redoute un dénonciateur ou un réquiſitionnaire. L'eſprit humain ne fut jamais auſſi loin dans cet art, d'effrayer l'imagination & de perpétuer la terreur.

Ce n'eſt qu'avec des difficultés preſque inſurmontables, qu'on peut voyager, intérieurement, d'un diſtrict dans un autre. Tout homme qui s'éloigne, un inſtant, de ſon domicile, eſt ſûr de rencontrer, à chaque pas, les ſuppôts de la tyrannie. Ce n'eſt qu'à l'aide de formalités auſſi difficiles à obtenir, que fréquemment changées & renouvellées, qu'il parvient à ſe déplacer ſans expoſer, également, ſa propriété & ſa liberté. Toutes les affections du cœur ſont diſſoutes, toutes les relations de la ſociété ſont ſuſpendues. L'égoïſme le plus abſolu eſt, partout, l'effet d'une tyrannie auſſi générale. L'ami le plus intime, le parent le plus cher, le bienfaiteur le plus reſpectable, ſont oubliés, trahis, abandonnés, ſur la pre-

mière ſuſpicion qui menace leur civiſme ou qui s'attache à leur perſonne. Elle laiſſe l'accuſé ſans défenſeurs en lui donnant des juges ; & il devient alors auſſi dangereux d'être l'ami, que l'ennemi d'un député ou d'un adminiſtrateur.

Les trente commiſſions ou Comités de la Convention, entre leſquels ſe trouvent partagés les travaux de cette Aſſemblée, ne prennent aucune part au gouvernement; ils ignorent, toujours, les grandes meſures extérieures ou intérieures qui ſont priſes, excluſivement, par le Comité de Salut Public: mais l'activité la plus grande concourt, de toutes parts, à leur exécution.

Le Comité Militaire, dirigé par Carnot, La Fitte, d'Aniſſi, & pluſieurs autres individus dont les talens ſont acquis à l'iniquité, à la ſcélérateſſe, trace les plans d'attaque & de défenſe, combine les opérations, & approprie la tactique militaire à l'eſprit de la Révolution. C'eſt au milieu des mémoires, & de tous ces monumens précieux où repoſaient les exploits, le zèle & les lumières des grands capitaines, des miniſtres & des hommes d'état qui illuſtrerent la monarchie, que le crime puiſe ſans ceſſe les moyens de l'anéantir.

Le Comité des Finances occupé, ſans relâche, à tromper la nation ſur l'état déplorable où la fortune publique eſt réduite, creuſe chaque jour, avec un art nouveau, le précipice qui l'engloutit. Les calculs les plus faux, les reſſources les plus inſidieuſes, les réſultats les

plus éxagérés ſont effrontément préſentés par Cambon, qui en eſt devenu l'organe, à cette Aſſemblée qui doit les arrêter ſans examen. Son impéritie ſur une matière ſi importante ajoute encore à l'aveuglement du peuple. Il donne à ce papier, qui détruit & envahit également toutes les propriétés, une valeur que la néceſſité & la terreur lui conſervent.

Tout marche, de concert, aux ordres du Comité de Salut Public. Les loix civiles ſont enfantées, les chemins ſe conſtruiſent & les canaux ſe creuſent, preſque, dans le même inſtant (2). Les arts & les ſciences ſont rappellés pour conſacrer les crimes, les atteliers & les manufactures militaires ſont établis, de toutes parts, pour les défendre. Les reſſources les plus abondantes ſont prodiguées; les écoles publiques ſont inſtituées, & la langue Françaiſe eſt portée au pied des Pyrénées, & dans les bruyères de la baſſe-Bretagne. La même ſéance voit éclore trente décrets ſur les objets, ſouvent, les plus oppoſés; dilapider 50 millions pour les exécuter, & dreſſer par tout des échaffauts pour les maintenir. En un mot, les Comités peuvent être conſidérés comme les bureaux, la Convention Nationale comme la cour d'enregiſtrement, & le Comité de Salut Public comme le conſeil privé de Roberſpierre.

Quel eſt donc cet homme, qu'un aſcendant ſi prodigieux & des circonſtances auſſi extraordinaires ont conduit, preſque tout à coup, à la

ſouveraineté, à travers les écueils d'une révolution qui dévore partout ſes auteurs & leurs complices ?

La nature ſemblait l'avoir deſtiné à un emploi obſcur dans le barreau ; elle lui donna cette aſtuce & cette perfidie qui devaient aſſurer ſes ſuccés. *Tout ce que je deſirerais*, diſait-il en 1784, *ce ſerait d'être procureur-général au parlement de Paris ; comme je ferais parler de moi !* Il voyait dans cette place les moyens de ſatisfaire cette ſoif dévorante de réputation dont il a pluſieurs fois avoué le beſoin. Ce fait, laiſſe connaître les motifs qui le firent entrer aux états généraux.

Il n'y parut cependant qu'un plat énergumène. Il en ſortit, emportant avec lui une ſorte de mépris pour ſes talens, & d'oubli pour ſa perſonne, pour aller occuper une place dans les tribunaux criminels. Il donna ſa démiſſion de cette place ſans en avoir exercé les fonctions, ce qui jetta ſur ſon civiſme une défaveur momentanée.

Il ſe rangea toujours dans le parti des Jacobins & ne ceſſa d'appeller la République, ſans l'avoir jamais portée dans ſon cœur : mais il n'abandonna réellement la monarchie que lorſque le dix Août l'eut laiſſée ſans reſſources à Paris. Il eſt poſitif qu'il eût peu d'influence ſur cette journée exécrable que Péthion, Manuel, & Kerſaint préparèrent, pour achever de terraſſer l'autorité royale en envahiſſant le miniſtère. Roberſpierre diſparût pendant cette

crise décisive. On lui a reproché souvent *la prudence* avec laquelle il se dérobait aux dangers; il paraît, *aussi*, avoir eu beaucoup de part aux massacres du 2 Septembre. Il imprimait en Juillet 1792: *Le régime représentatif & & les formes monarchiques, sont les seuls qui conviennent à un empire aussi étendu & aussi vieux que la France.* Contradiction absurde qui met à découvert son caractere; car, au mois de Septembre suivant, il laissait la faction de Brissot recevoir, des mains de l'Abbé Syeyes, le décret qui allait la constituer en république.

C'est apres la retraite des armées combinées, que Robespierre laissa entrevoir ses desseins, & que peut-être il les conçût; il ne les a plus perdus de vue depuis. L'assassinat de son ROI lui parut nécessaire à son ambition, & il en fut le principal moteur. Il est positif que, jugeant alors la force de ses adversaires, il poussa les Brissotins à l'appel au peuple, pour avoir contre eux une arme terrible, & acharner les Jacobins à leur poursuite. Profitant, avec habileté, des circonstances & des fautes, & suivant la Révolution dans tous ses écarts, il chercha constamment ses partisans & ses soutiens, dans les tribunes de ces Jacobins.

Robespierre est d'une complexion faible & chétive, d'une figure sombre & livide; sa vue est bornée & délicate, & sa voix presque éteinte. Il n'a aucune de ces avantages physiques qui préviennent ou séduisent la multitude;

il eſt preſque ſans paſſions, ou il cache, avec l'art le plus profond, celles qui expoſent la popularité & les ſucces. Il s'eſt inveſti, aux yeux du peuple, de ce caractere d'incorruptibilité qui a conſervé ſon influence, au milieu des attaques des Briſſotins & de la Commune de Paris. Entièrement renfermé, en apparence, dans ſes fonctions de membre du Comité de Salut Public, & de Jacobin, Roberſpierre offre tous les dehors de l'homme le plus ſimple. C'eſt cette modeſtie dans le triomphe, cette économie de ſa perſonne, & cette obſcurité dans ſa vie privée, qui ont fixé, ſi long-tems, la popularité en ſa faveur. Il vit comme en 1790, n'ayant renoncé à aucune de ſes manieres, à aucun de ſes goûts, & n'en ayant jamais changé. Toujours à l'abri derriere cette populace dont il favoriſe les excès, parlant peu & à-propos, étendant les fautes de ſes adverſaires ſur tous les événémens de la guerre civile & étrangere, il s'empara, tout-à-coup, de la Révolution, lorſque les Briſſotins n'oſerent plus l'achever; lorſqu'il les vit élever, en tremblant, les échaffauts qui devaient affermir leur puiſſance. Roberſpierre oppoſa, alors, à leurs ruſes & à leurs menées, toute l'énergie & tous les crimes des Jacobins: & il décida les journées des 31 Mai, 1er & 2 Juin 1793, qui lui livrerent l'Aſſemblée & Paris (3).

Il ſe lia, de bonne heure, avec Marat, ce forcené, dont les principes & le caractere exalté avaient tant d'influence ſur une populace

qu'il invitait, ſans ceſſe, au meurtre & au pillage. Il ſe déclara l'ami de cet homme, auſſi dangereux qu'ignorant; & lorſque les Briſſotins réunirent tous leurs efforts, pour le conduire au tribunal révolutionnaire, Roberſpierre le détermina à ſortir de ſon ſouterrein (4) pour s'aſſeoir ſur la ſellette. Il prépara le triomphe de ſon retour à l'aſſemblée; mais ce fut ce moment qu'il choiſit pour le perdre.

Il paſſe pour certain, que le poiſon fut gliſſé, par Roberſpierre, dans les veines de Marat (5); en le faiſant périr au milieu de ſa popularité, Roberſpierre voulut, encore, s'emparer de cette popularité même, & diriger l'opinion publique contre une faction dont il n'oſait livrer les chefs aux tribunaux. Il ſe ſervit donc de cette même faction qu'il tenait dans les fers, pour trouver le poignard, qui devait laiſſer ſon crime enſéveli, & la conduire à l'échaffaut (6).

Après avoir écrit avec Hébert ſur l'athéïſme, détruit avec Gobet juſqu'aux traces du Catholiciſme (7), & laiſſé entrevoir la clémence avec Camille Deſmoulins, Roberſpierre envoye au ſupplice Camille, Gobet & Hébert; il voulut ſe réſerver le droit de donner ſeul une réligion à la France, & ne lui montrer le repos qu'après la ſoumiſſion.

C'eſt ainſi qu'il a tout renverſé, afin que la nation, à chaque reſtitution apparente de ſes droits, plaçat ſon obéiſſance juſques dans la reconnaiſſance.

Danton lui inſpirait, depuis longtems, une grande inquiétude. Comme lui, il aſpirait au pouvoir ſouverain; & ſes droits à la dictature étaient un grand caractère, & un courage à l'épreuve de tous les dangers. Roberſpierre lui fit entrevoir la fortune, dans la Belgique (8), eſpérant que des faveurs auſſi ſéduiſantes le rendraient bientôt criminel, & deviendraient un jour ſon accuſation: il n'a pas ceſſé un ſeul moment de travailler à ſa perte. C'eſt avec tous les dehors de l'amitié, c'eſt en l'invitant à prendre place dans le Comité de Salut Public, qu'il a lancé, du ſein de ce Comité, l'ordre de ſon arreſtation, l'acte de ſon accuſation, & l'arrêt de ſa mort. Neuf jours lui ont ſuffi pour terraſſer ce puiſſant ennemi.

Né avec un eſprit ordinaire, ſans aucun de ces grands talens, qui préparent les Révolutions, les entraînent ou les décident, Roberſpierre eſt bien au-deſſous de la place ſi dangereuſe & ſi élevée à laquelle il oſe prétendre. Mais il eſt fort aujourd'hui de la terreur qu'il inſpire, & de la corruption de tous les ennemis qu'il a eu à combattre. Vindicatif à l'excès, l'orgueil & l'amour-propre le gouvernent. Son parti eſt, tout entier, dans ſa tête, & c'eſt celle de l'Abbé Syeyes, le plus dangereux des ſcélérats, qui le dirige. Toujours ombrageux & craintif, ſans amis comme ſans affections, Roberſpierre ſacrifie de toutes parts ceux qui l'ont ſervi, & ceux qui l'ont dévoilé. L'Abbé Syeyes lui-même, à qui il deſtine le patriarchat

de sa nouvelle réligion, périra le jour où en cessant de lui être utile, il doit commencer à lui paraître dangereux. La Clos renfermé, depuis six mois avec tous ses vices, croit acheter sa liberté en rédigeant ses discours; & Grégoire le sert avec son zele & un travail infatigable.

Les vues de Robespierre sont la souveraineté dont il n'ose encore conquérir les noms. La terreur prend, tous les jours, un nouvel aliment à sa voix. Maître absolu de l'empire, il est plus fort qu'Olivier cassant le parlement; car sa Convention, sans laisser aucun danger à sa puissance, l'augmente en mettant à ses pieds la sanction des peuples & sa propre frayeur. Les pouvoirs, bien plus encore que le pouvoir, (& cette distinction est toute en faveur de sa force) les pouvoirs sont tellement à lui, que l'opinion ne les lui ravira qu'après de longs efforts. Il est encore sans gardes, comme sans éclat. Les subsistances ne lui causent aucune de ces inquiétudes, dont on se flatte partout. Il a placé l'abondance & l'indiscipline révolutionnaire aux armées dont elles sont la force, les crimes & les privations dans l'intérieur dont elles assurent l'esclavage. Les palais & les temples sont ses arsenaux; tous ses concitoyens sont ses soldats, & il paraît que le moment approche, où ils ne seront plus que ses sujets ou ses juges.

Parlons de ses complices. Barrère, dont tout le talent consiste dans la bassesse avec la-

quelle il a toujours menagé la faction dominante, vrai pédant de collège, mauvais poëte, profateur ignoré dans le barreau, rapporteur infatigable & menfonger de revers & de victoires, de fêtes & de loix; Barrere ne mérite pas qu'on arrête l'attention fur fes moyens, fa perfonne ou fes crimes. St. Juft, qu'on a foupçonné de vouloir fe créer un parti, offre de l'inftruction & de l'efprit, mais décêle un cœur attroce. Billaud-Varennes ne refpire que le fang; & Couthon auffi féroce, mais fur le bord de la tombe où la débauche l'a conduit, ne peut que diriger les affaffinats (9). Collot-d'Herbois, enfin, offre le crime dans toute fon horreur, & fans aucun de ces moyens qui le font craindre.

J'ai la confcience pofitive, j'ai la preuve acquife par des aveux auffi involontairement faits qu'adroitement obtenus de leurs bouches, que le Comité de Salut Public a fes plus grands ennemis dans le fein même de la Convention: mais ils voyent de trop près la furveillance de la tyrannie, ils connaiffent trop bien les moyens dont elle difpofe, pour ofer créer une faction ou un parti. Ils chercheront plutôt leur fureté en les dénonçant, car leur exiftence individuelle eft devenue le feul objet de leur affection ou de leur crainte. Ils vivent parcequ'ils fervent la fouveraineté fans la partager. Ils commettent des crimes, parcequ'ils iront à l'échaffaut le jour où on les accufera de fe répentir, de plaindre le malheur, ou de blamer les af-

ſaſſinats ; parcequ'ils penſent aſſurer leurs jours & conjurer l'avenir, à force de forfaits.

Ils s'éloignent avec joie de ce théâtre ſanglant où ils voyent, chaque jour, leurs collègues à l'échaffaut les menacer, bientôt, de la même juſtice. Revêtus d'un pouvoir illimité, ils vont inſpirer aux provinces la frayeur qui les pourſuit. Leur propre ſureté, le beſoin où elle eſt, ſans ceſſe, du ſuffrage des ſociétés révolutionnaires, la néceſſité d'acquérir ou de conſerver une popularité qui puiſſe garantir encore leur exiſtence, les portent à ces vexations ſi multipliées, & à ces actes de tyrannie dont les annales du monde n'avaient point offert d'exemple.

A ce prix, le Comité de Salut Public excuſe leurs vices, & la prodigalité qui le ſuit (10). Le luxe le plus inſultant marque, partout, leurs traces, ainſi que le ſang qu'ils répandent. La corruption les dévance, & les autorités conſtituées attendent, en ſilence, leurs arrêts, les proſcriptions & la mort. Elles ſe briſent ou s'élevent à leurs ordres ; mais ceux du comité de ſalut public rappellent ces tyrans, ils vont être dénoncés, & même calomniés ; on leur reprochera juſqu'aux ordres qu'ils ont exécutés, juſqu'au bien qu'ils n'ont pas fait : en un mot, ils auront été pro-conſuls dans les départemens, ils ſont eſclaves tremblans dans les comités, & muets dans la Convention.

Les douze commiſſions qui ont remplacé les ſix miniſteres ont été établies, & les membres

en ont été choisis par ce comité de salut public, entre les mains duquel le tribunal révolutionaire a prêté, depuis longtems, serment d'obéissance. L'autorité administrative des départemens ressort à la Convention; mais les départemens, ainsi que les districts & les municipalités, n'ont plus que cette influence bornée & locale que laissent les impôts, la distribution des secours, les ventes nationales, & les entretiens intérieurs.

Les sociétés populaires jouissent encore du droit général de vigilance & de censure dans la République; elles sont sous la protection & le ressort du comité de sureté générale: mais les Comités Révolutionnaires, à qui l'autorité & la force réelles ont été dévolues, qui l'exercent & qui l'employent contre les corps administratifs & contre les sociétés populaires elles-mêmes, correspondent, directement & immédiatement, avec le Comité de Salut Public, & en sont, partout, les agens aveugles & soumis. Ils ont fixé la souveraineté dans son sein; ils abdiqueront bientôt toute leur puissance à ses pieds. L'exécution de ce projet, qui doit laisser la Nation entre les mains de dix tyrans soumis à un seul, est préparée avec toute la sagesse & la force qui en écartent les dangers, & doivent en assurer le succès.

Car, le Comité de Salut Public, effrayé lui-même de la quantité d'agens qu'il a été obligé de répandre sur la surface de la République, pour en prendre une possession générale, a sen-

ti bientôt la néceſſité de réduire (ſi ſa ſituation extérieure le laiſſe ſans de grandes inquiétudes) ces vingt mille comités révolutionnaires, inſtrumens néceſſaires à la deſtruction univerſelle, & qui ont ſi puiſſamment aidé la tyrannie; il a ſenti la néceſſité de les réduire à ſept ou huit cens pouvoirs deſpotiques, qui lui répondront ſuffiſamment, aujourd'hui, de l'obéiſſance des cités & des diſtricts. Le comité va retirer à lui, & rappeller dans ſon ſein toutes ces portions de ſouveraineté & de crimes qu'il avait été forcé de leur abandonner avec tant de profuſion. Les Droits de l'Homme à la main, il leur impoſera l'ordre & la propriété contre leſquels il les déchaîna avec ces mêmes Droits de l'Homme.

La force publique ſecondera ces meſures dans les départemens: celle de Paris, compoſée d'environ cent trente-ſix mille hommes, dont la moitié eſt militairement armée, eſt fatiguée par un ſervice ſans ceſſe renaiſſant. Toujours diſtraite de ſes occupations journalières, elle obéit, faiblement, à un chef généralement mépriſé, ſans vigueur & ſans caractère, & qui payera bientôt, de ſa tête, ſa lâche condeſcendance & ſa nullité (11). Il tranſmet des ordres, & n'en donne jamais. La portion la meilleure, quoique la moins nombreuſe, de cette force armée la dirigerait, ſans héſiter, contre le Comité de Salut Public, à la vue d'un grand événement; & cette diſpoſition eſt tellement ſoupçonnée, que le Comi-

té la menage avec le plus grand ſoin, & lui laiſſe celui de ſa propre diſcipline.

La Municipalité de Paris n'eſt liée au Comité de Roberſpierre que par le Maire & l'Agent national (12), deux chefs ſoumis & dévoués, dont les moyens perſonnels ne répondent ni à la place, ni aux circonſtances qui les environnent de toutes parts, & les menacent ſans ceſſe. Leurs partiſans dans cette commune, ſont leurs créatures particulières, toujours choiſies par l'intérêt du moment. Deux cents adminiſtrateurs de cette commune, encore redoutable, ſoutiennent, mais ne partagent pas la tyrannie qui les ſubjugue. Leur obéiſſance, qui n'eſt que paſſive, eſt préciſement celle de la majorité de la Convention. Elle a les mêmes motifs, elle ſuivra la même conduite. Tous leurs regrets ſe tournent vers la Conſtitution qu'ils ont vu s'écrouler après le 10 Août.

Les ſections de Paris, c'eſt-à-dire, les quarante-huit Comités révolutionnaires où a été placée, par la force même des circonſtances, la puiſſance du Comité de Salut Public ſacrifieront ce Comité à un mouvement populaire hautement manifeſté. Leurs membres, toujours en oppoſition ſecrète avec les chefs de la Commune, toujours en intelligence avec ſes Adminiſtrateurs, n'apportent d'autre intérêt à la choſe publique que leur intérêt perſonnel, attaqué par tous les genres de ſéduction avec le même ſuccès. Ces Comités cherchent, preſque toujours, à ſubordonner le Comité de Salut Pu-

blic à la Convention, dans les mesures même d'urgence, que celle-ci n'a pas sanctionnées; ils arrêtent souvent l'action de la force publique ordonnée par le Maire, lorsqu'elle ne l'a pas été par l'Assemblée. La très grande majorité des sections tournerait son influence & son autorité contre le Comité du Dictateur, si un changement essentiel dans les choses, invoqué de toutes parts, était annoncé par une protection très forte dans les moyens.

L'esclavage sous lequel gémit la capitale est donc tellement forcé, & le Comité a si bien senti l'extrême difficulté de cette position violente, qu'il n'a pas cessé un moment de redoubler de précautions & de tyrannies, de multiplier les crimes, & de créer les peines les plus rigoureuses contre les Comités faibles ou prévaricateurs. Il a enfin ordonné que toutes les victimes soupçonnées de conspiration contre la République fussent traînées à Paris, afin que la continuité des supplices (peut-être dangereuse dans les départemens où l'esprit public n'a pas encore renoncé à tout principe d'humanité) lui répondit chaque jour de la terreur de la capitale; afin que des bourreaux infatigables ne lui laissassent plus un instant de repos jusqu'à son entière soumission.

Au milieu de tous les chagrins domestiques & de tous les malheurs publics, au milieu de ces scènes de désolation & de carnage qui ensanglantent Paris, chaque individu qui n'est pas criminel, trouve aujourd'hui son existence si

pénible & ſi douloureuſe, que la mort perd, chaque jour, de ſon horreur à ſes yeux. Une étroite captivité l'effraye bien davantage que l'échaffaut qui doit en être le terme. Mais, cette ſtupeur, cet engourdiſſement total produit par une terreur ſi étrange, ont tellement énervé toutes les ames & glacé tous les cœurs, que l'homme qui ne craint plus la mort & qui même la déſire, n'a pas le courage de la provoquer en immolant un de ces monſtres dont tant de vengeances réclament le ſupplice: chacun ne vit, qu'en conſentant à mourir chaque jour.

Et cependant, au premier rayon d'un beau jour, & à chaque pièce nouvelle, la foule & les curieux inondent les théâtres & les promenades (13). On ne renonce à aucun de ſes projets ni de ſes vices. La légèreté & les modes reprennent leurs droits. De nouvelles maiſons ſe conſtruiſent de toutes parts avec la même célérité que les crimes ſe commettent: les ameublemens les plus recherchés les décorent. Un ſoupçon vient tout arracher au propriétaire imprudent dont la cataſtrophe n'arrête pas un acquéreur plus imprudent encore. On ne vit jamais plus d'avidité, & jamais elle ne fut plus dangereuſe. Une chère délicate, des vins précieux, ſont recherchés avec empreſſement dans tous les lieux publics. On ſe hâte de jouir encore un moment, & de donner un jour à ſes plaiſirs: on voit froidement des malheurs auxquels on s'eſt déjà réſigné. A peine le malheureux ceſſe de contempler la victime

qui marche à l'échaffaut, qu'il court à l'une de ces vingt ſalles de ſpectacle, que la foule remplit ſans ceſſe, oublier un moment les terreurs & les dangers qui l'environnent de toutes parts; & rentré chez lui, où les ſcellés & la captivité l'attendent peut-être, il a déja expié la diſtraction paſſagère qui avait ſuſpendu ſes tourmens.

Le Comité de Salut Public a porté l'attention, les craintes & l'agitation de Paris ſur l'Europe, ſur la guerre & ſur les factions. Il a détruit le luxe des équipages, des habits, des domeſtiques; & il l'a remplacé par un luxe plus convenable à ſon nouvel empire, celui d'une induſtrie toute militaire qui occupe des ouvriers, que le défaut de travail eut rendu dangereux. L'inquiète activité du peuple a tourné au profit de ſes agitateurs. Deux cens mille bras ſont occupés, nuit & jour, à forger les piques des inſurrections & les fuſils des armées. Il en ſort mille ou onze cens chaque jour des innombrables atteliers de cette ville (14). Cent pièces de canon de 4, 6, & de 8 livres y ſont fondues tous les mois. Les établiſſemens de Meulan, de Corbeil, & de Fontainebleau répondent, ainſi que ceux qui ont été répandus dans chaque département, à cette effrayante activité. Toutes les claſſes de citoyens concourent à la favoriſer, parce que tous ſentent ce beſoin du repos que les efforts les plus ſoutenus peuvent ſeuls leur procurer, parce que tous ont perdu ce ſentiment de frayeur qu'ils éprou-

vaient de la part des puiſſances étrangères, parce que tous obéiſſent, enfin, à la terreur du moment.

Pour entretenir l'eſprit public dans ſes écarts, les outrages les plus ſanglans ſont prodigués, chaque jour, dans les tribunes & ſur les théâtres, aux Monarques & aux Souverains. Tout ce qui peut enflammer les eſprits & corrompre les cœurs, tout ce qui peut encourager les crimes & crée des régicides, eſt offert, avec tout le luxe de la nouveauté, à la multitude qu'elle ſéduit ou qu'elle aveugle. On abuſe également des vertus & des crimes de l'hiſtoire; on exhume les forfaits de tous les lieux & de tous les tems. Des drapeaux tricolors, ſurmontés d'un bonnet rouge, flottent ſur toutes les maiſons; tous les ſignes de la licence la plus effrénée les rempliſſent, & les inſcriptions les plus révoltantes les ſurchargent. La mort eſt préſentée partout aux hommes faibles ou incertains qui ne ſeront pas fidèles à l'égalité, c'eſt-à-dire, au deſpotiſme. Les buſtes de tous les régicides, depuis Brutus juſqu'à Ankerſtrom, ſont placés à la Convention & dans tous les lieux les plus propres à les encourager; & des fêtes continuelles ſont impoſées au peuple, pour le porter à tous les attentats par tous les vices (15).

D'après des trames auſſi perfidement ourdies, les événemens qui ont eu lieu juſqu'à ce jour, au dehors & au dedans de la France, paraiſſent, à la claſſe du peuple la moins groſſière, des raiſons ſans réplique en faveur de ſes légiſlateurs, & des

argumens victorieux contre Souverains. Les anarchiſtes s'avancent pour les poignarder, les modérés reculent dans la crainte d'être forcés de les ſervir, après avoir vu leur propriétés ravagées & incendiées.

La Convention & les Jacobins ont imaginé, la guerre & les factions ont propagé & établi, dans la plus grande partie de la France, cette opinion qui diſcipline la rage de ſes armées: „ que l'Europe faiſait la guerre à la Monar-„ chie Françaiſe comme aux Jacobins, aux „ Sans-Culottes & aux Royaliſtes, au territoire „ comme aux principes; que le démembre-„ ment d'un ſol, qui eſt encore leur patrie, „ en était & l'objet & le but; que l'évacuation „ de l'Alſace, l'incendie de Toulon, les vœux „ inutiles de cette ville, ainſi que ceux de la „ Vendée, pour leurs Princes, & les capitu-„ lations de Mayence & de Valenciennes en „ étaient la preuve & la conſéquence; que le „ clergé & la nobleſſe n'entraient dans aucun „ des motifs de cette adhéſion ſucceſſive des „ cabinets à la cauſe générale des gouver-„ nemens; que l'indifférence pour les mal-„ heurs de la maiſon de Bourbon, laiſſerait, „ dans tous les cas, aux ſcélérats qui oppri-„ ment la France, les moyens de finir cette „ guerre à leur avantage, par quelques ſacrifi-„ ces; & que la laſſitude & l'intérêt des alliés „ les conduiraient bientôt à des négotiations, „ qui, au défaut de la victoire, deviendraient „ les reſſources de la partie criminelle com-

„ me de la partie malheureuſe de ce pays.

„ Que, ſi ces projets n'étaient pas ceux des „ puiſſances Belligérantes, elles euſſent accordé „ aux Royaliſtes la proclamation de leur Roi, „ & la connaiſſance préciſe de leurs intentions „ ſur un objet ſi cher; elles euſſent garanti à „ la France, d'une maniere poſitive, ſes for- „ mes monarchiques, ſes propriétés & ſes „ droits; elles euſſent expliqué ce ſilence qui „ autoriſe toutes les craintes, juſtifie tous „ les ſoupçons, & provoque toutes les réſiſtan- „ ces; elles euſſent ouvert, enfin, les pages „ de ce traité de paix qui devait être préſen- „ té, ou impoſé à une grande nation."

C'eſt ainſi que s'expriment, de toutes parts, l'impoſture & la ſcélérateſſe; & ces propres paroles ont été recueillies de la bouche même des chefs des factieux. J'ai cru devoir les rendre ici fidèlement, pour faire connaître les moyens perfides employés contre la faibleſſe & l'ignorance de la multitude. Je ne crains pas de dire que ces aſſertions ſeront confirmées par le témoignage des perſonnes qui ont quitté la France depuis peu, & qui méritent quelque confiance.

Ces meſures ſecrettes, imputées aux puiſſances coaliſées, ſont tellement favorables à la Convention, que, lorſque fatiguée de ſupplices, elle laiſſe repoſer un moment ſes bourreaux; les Jacobins eux-mêmes ne craignent pas de repréſenter aux Royaliſtes l'intérêt commun d'une patrie ou d'un ſol que les puiſſances

veulent conquérir & détruire. *Et ne ſommes nous pas tous Français?* s'eſt écrié un de leurs chefs (16) dans une de ces ſéances qui ſervent d'époques à la révolution: *les Royaliſtes ſeront, ainſi que nous*, continua-t-il avec la même audace, *les Royaliſtes ſeront attaqués par ces Puiſſances; elles protégeront ce qu'elles veulent envahir; elles oublieront tout ce qui n'aidera pas leurs projets.*

Pour faire connaître, complettement, tous les dégrés par leſquels l'opinion a paſſé avant d'arriver à la laſſitude générale, je dois rappeller que Toulon a été livré au Roi conſtitutionel dont les Anglais & les Eſpagnols s'étaient faits les libérateurs. Les portes de cette ville s'ouvrirent, ainſi, à la monarchie. Mais Toulon, qui a fait ſon eſpoir, a comprimé, par ſa chûte, cet empreſſement ſi funeſte aux habitans de cette cité. Je ſuis forcé d'ajouter, que l'abſurdité des opinions populaires a été telle dans ce malheureux royaume, que la Convention n'a eſpéré pouvoir excuſer, aux yeux du peuple, l'aſſaſſinat de ſon Roi, qu'en lui perſuadant qu'il avait violé tous ſes ſermens, & réuni tous ſes efforts pour renverſer une Conſtitution dont ce peuple était enthouſiaſte, & qu'il a vu s'écrouler avec peine.

On eſt donc convaincu en France, que ſi les conditions auxquelles Toulon s'était rendu avaient été fidellement remplies, une grande majorité, de proche en proche, ſe ſerait bientôt réunie aux puiſſances étrangères, & cependant,

tout ce qu'il y a de royaliſtes ſenſés reconnaît, au dedans comme au dehors du Royaume, que cette Conſtitution de 1789; bien plus démocratique que monarchique, eſt la première cauſe de tous ſes malheurs.

La Vendée vient à l'appui de cette aſſertion. Cette guerre, dont les revers étonnent encore plus que les victoires, & qu'on voit ſurvivre à ſes pertes & à tous ſes moyens; cette guerre jetta la frayeur dans le cœur des tyrans, & la conſternation dans le ſein de l'Aſſemblée : la France crut alors, un moment, que la Révolution allait être enſevelie avec ſes ſoutiens & ſes complices. 550 Pièces de canon, & environ 160,000 fuſils furent enlevés, en ſix mois de tems, à la République, ou perdus pour ſes défenſeurs. Il lui en coûta 200, ou 220,000 hommes, & 900 millions pour arrêter les progrès d'une guerre auſſi allarmante. Les garniſons de Mayence & de Valenciennes y périrent en entier. Une partie des ſubſiſtances néceſſaires à la conſommation de Paris en fut détournée & ne lui a pas encore été rendue (17). Les réquiſitions, les levées, & les maſſes éprouvèrent, dans cette partie de la République, un vuide que la dépopulation & les calamités dont ces départemens ont à gémir rendront longtems ſenſible.

Lorsque cette armée triomphante eut traverſé la Loire, lorsque ſes drapeaux flottèrent dans le Maine & dans la Normandie, la France & Paris furent dans l'attente d'un événement

déciſif. Les deſtinées en ordonnèrent autrement, mais l'Aſſemblée Nationale conſerva toutes ſes craintes.

La Vendée, qui a été le ſeul épouvantail de la Convention, & qui lui a paru le véritable danger de la République, n'a manifeſté une grande énergie que parce que les payſans ſimples & vertueux du Poitou, presque étrangers au langage du reſte de la France, ainſi qu'à toutes les nouveautés religieuſes & politiques, n'avaient rien de commun avec les diverſes claſſes de patriotes: ainſi, c'était véritablement un parti dont tous les membres, unis dans un même eſprit & pour une même cauſe, attaquaient toutes les claſſes de diſſidens. Mais c'eſt auſſi une des raiſons qui ont circonſcrit leurs progrès dans le territoire qu'ils ont conquis, & qui les ont empêchés de s'allier aux autres départemens presque généralement infectés de la démocratie conſtitutionnelle, ou tenant par calcul politique à la reſtauration de cette Conſtitution. Et pour bien démontrer que cette opinion a été celle de la majorité de la France, on doit remarquer que les gens pourſuivis avec le plus d'acharnement par la Convention, ont été les conſtitutionnels, à raiſon de la facilité qu'on leur ſuppoſait de rallier à eux tous les mécontens, autres que ceux de la Vendée.

La Convention Nationale connaît ſi bien l'étendue des dangers que ſa puiſſance y court dans l'opinion & dans les volontés, qu'une force de 75,000 hommes répartie à Nantes, à Ren-

nes, à Niort & à la Rochelle n'a pas quitté ces départemens qu'elle garantit à peine, & contre lesquels elle eſt auſſi en garde que contre la Vendée. Ce n'eſt pas que l'excès du malheur ſous lequel gémiſſent tous les Français autres que les agens & les ſattellites de la Convention, ne leur fit mettre beaucoup plus de prix aux moyens quelconques employés à les en délivrer, qu'à leurs préjugés ou à leurs opinions conſtitutionnelles. Ainſi, il n'eſt pas douteux que de grands ſecours accordés immédiatement à la Vendée, auraient rallié & rallieraient encore ces hommes incertains dans leurs principes, mais n'ayant plus, enfin, qu'une penſée, un ſentiment, celui d'échapper à la tyrannie. L'opinion presque générale où l'on a été, & où l'on eſt encore en France, que la Contre-Révolution ne pouvait ſe faire que par la Vendée, ne laiſſe aucun doute que ſes ſuccès, ſi elle en avait bientôt, ne fuſſent déciſifs. Mais elle n'eut jamais un beſoin plus preſſant de ſecours que dans ce moment. La ſéparation de ſes bandes, l'affaibliſſement de ſes corps, & la déſertion que les beſoins, les craintes & le découragement ont occaſionnés de la part des payſans, ont réduit ſes forces à 24,000 hommes (18). L'on était forcé de craindre, lorsque j'ai quitté la France, que ces braves guerriers ne puſſent reparaître dans cette ſituation redoutable qui laiſſait l'année dernière de ſi grandes eſpérances, ſi des moyens puiſſans ne leur étaient promptement aſſurés & envoyés : un Prince

Français peut, seul, leur faire faire UNE GRANDE CONQUETE.

La réligion implore aussi ces secours. J'ai laissé les peuples entre le respect pour leurs anciens ministres & le mépris pour ces prêtres assermentés dont la plus grande partie remplit les maisons de force, & dont le reste est précipité chaque jour dans les cachots, par ces hommes vertueux, à qui ils enlevèrent leur culte & leur Dieu. Cette portion du clergé, que le parjure & l'impiété en ont séparé, a déjà recueilli, dans les campagnes, l'abjection que sa conduite méritait, & sa sentence est partout également prononcée. Mais de ce mépris pour le ministre a découlé, malheureusement, l'indifférence pour la réligion. Secondée de toutes parts par la corruption & les agens du Comité de Salut Public, cette indifférence va livrer les peuples à un culte nouveau, si celui de ses pères ne lui est bientôt rendu, avec la force & la protection qui doivent le lui garantir. Cette époque morale de la Révolution Française serait une de ses crises les plus funestes à l'Europe.

L'on ne doit rien attendre de cette famine dont les gazettes ont donné si longtems l'espérance. Elle a été à Paris un des moyens avec lesquels la Commune a attaqué la Convention; mais celle-ci s'est emparée des subsistances; elles ont reparu après avoir été rares & difficiles dans la capitale (19), & assez généralement abondantes dans tous ses environs. Ce n'est pas

que quelques parties de la France, & notamment la Guienne, n'en aient manqué tout-à-fait. Mais outre le motif bien connu que la Convention a eu pour répandre ce fléau sur une province où elle craignait les fédéralistes, les grains en ont été enlevés ainsi que de toutes les autres, & entassés aux frontières, où l'abondance appellait de nouveaux défenseurs. Une portion de ces grains a été rendue aux habitans de l'intérieur lorsque les frontieres ont été suffisamment pourvues. La répartition exacte qui a eu lieu dans les départemens, depuis quatre mois, & l'économie qui en a été la suite, n'ont plus laissé d'inquiétudes fondées.

La France est loin aujourd'hui de manquer de grains; de belles recoltes vont être paisiblement recueillies sur la partie la plus fertile de son sol. L'agriculture y a reçu les soins qu'elle demande, elle a joui des encouragemens qui donnent des bras nouveaux; & dans un gouvernement où le champ du soldat est sûr d'être labouré par son concitoyen, dans un pays où la population, encore assez forte pour le territoire, rend, dans un instant, aux campagnes, les hommes que les villes en ont reçu; on doit reléguer une famine générale au nombre de ces fléaux que la colère divine envoye rarement contre les hommes.

Moins les subsistances en grains seraient abondantes, d'ailleurs, plus les soldats inonderaient les frontières de l'empire: la famine & le brigandage les désoleraient de concert, & les

alliés auraient alors un déſeſpoir nouveau à combattre, un obſtacle de plus à vaincre, & un danger plus grand à éviter.

Les animaux que l'homme a rendu néceſſaires à ſon exiſtence, ſe conſomment avec plus de promptitude que la nature n'en met à les reproduire: mais les armées jouiſſent de cette diſſipation, & les provinces ajoutent, chaque jour, aux reſſources, par les privations qu'elles s'impoſent, les unes volontairement, les autres au nom de la loi; ce qui rend les viandes infiniment rares dans certains cantons, & aſſez abondantes dans d'autres, en Normandie ſurtout. L'eſpèce des chevaux diminue & dépérit d'une manière ſenſible. Ce que la Convention peut ſe procurer en Suiſſe & par le ſecours des puiſſances neutres, ne ſaurait être balancé par la conſommation exceſſive que les travaux forcés, les convois & les armées, opèrent chaque jour. La vérité oblige, en même tems, d'avouer que l'agriculture a, à peu près, la quantité de chevaux qui lui eſt néceſſaire. Le luxe, le commerce, & les commodités de la vie, ont fourni, preſque ſeuls, juſqu'ici, à cette étonnante prodigalité. Les poſtes elles-mêmes, ſont auſſi abondamment pourvues qu'elles l'ont toujours été, & leur ſervice n'a éprouvé aucune interruption ni aucune lenteur.

Les draps ſont travaillés à Sedan, à Louviers, à Elbœuf, & dans les grandes manufactures, avec moins de ſoin, mais avec plus d'activité. Leur prix plus conſidérable, & la fa-

cilité d'éluder la loi qui le fixe, donnent à cette branche de l'induſtrie, des moyens que les laines de France entretiendront encore quelque tems. Elles peuvent vêtir la Nation juſqu'à la fin de l'année 1796. L'animal précieux qui les porte a été mis ſous la ſauve-garde immédiate de la Convention, & la conſommation en eſt déjà diminuée.

Les fers, les plombs & les cuivres ſont encore dans une ſorte d'abondance: les maiſons des particuliers & les monumens publics ont preſque tous les leurs. Cette reſſource immenſe a paru, juſqu'à ce moment, inutile aux beſoins de la tyrannie. L'airain & le bronze couvrent les routes & les rivières. Quatre mille cloches, ſur les quais de Rouen, ſont prêtes à ſubir une nouvelle forme, & à être fondues en canons. Tous les départemens offrent, dans cette partie, des reſſources proportionnelles. La Nation Françaiſe, *en les uſant toutes*, ſe flatte de fatiguer les Puiſſances alliées, & de les réduire à l'impuiſſance abſolue de la vaincre.

Les cuirs, les ſavons & les ſuifs manquent totalement: ce n'eſt qu'avec des difficultés preſque invincibles que chaque individu, dans la claſſe même du peuple, parvient enfin à ſe procurer une portion inſuffiſante de ces objets de première néceſſité. Dans pluſieurs diſtricts, & même à Paris, le linge ſe blanchit avec une préparation de craie & de graiſſe. Les perſonnes les plus aiſées ſe voyent forcées de porter des ſabots, & d'envoyer leurs ſouliers aux ar-

mées. Dans certaines parties de la République, on a mis en réquisition les laines sur lesquelles l'homme cherche, la nuit, un instant de repos, & le linge qui couvre son corps. On a vu le moment où cette mesure allait être rendue générale dans toute la France.

Le peuple est, partout, plongé dans la misère la plus affreuse (20). Le beurre, les salaisons, les légumes, tout lui est arraché, tout est mis en réquisition au profit de la République, à qui il est forcé de livrer, sur la première demande d'un commissaire ou d'un administrateur, les denrées nécessaires à sa propre subsistance, & jusques à l'animal qu'on a pesé vivant, inscrit sur un registre, & dont on l'a rendu dépositaire. Les huiles, la bierre & les eaux-de-vie deviennent chaque jour plus rares; & les fourrages & les avoines sont exigés même avant leur recolte.

Les corvées personnelles sont imposées de toutes parts. Les fermiers & les laboureurs sont employés, chaque jour, aux charrois & aux transports les plus pénibles, & à des distances de 50 lieues de leur domicile, sans oser demander leur salaire. Celui qui s'y refuse & celui qui réclame, sont traînés dans les prisons; le père est obligé de dénoncer son fils & de le poursuivre lui-même, s'il est mis en réquisition; car celui qui s'y dérobe par la fuite est réputé émigré, & sa famille voit aussitôt tout son bien séquestré. Le désespoir est général, *mais la terreur le comprime:* le peuple manque de tous

les objets de néceſſité, *mais on lui promet bientôt l'abondance & la paix:* il ſouffre, *mais il eſpère.*

Le ſalpêtre eſt arraché, dans toute l'étendue de la France, à une terre ou fertile ou dénonciatrice (21); il eſt fabriqué avec plus de ſuccès que les premiers eſſais n'avaient ſemblé le promettre. Des artiſtes, envoyés dans toutes les parties de la République, y ont formé des élèves avec une activité à laquelle il était impoſſible d'ajouter. Un million d'hommes ſe ſont emparés de ce travail, auquel les récompenſes les plus fortes ont été attachées. Cet élément des deſtructions n'eſt pas, cependant, à beaucoup près, dans la même quantité que les autres moyens de guerre; il eſt d'ailleurs d'une qualité bien inférieure à celle que les armées étrangères employent. Les puiſſances neutres viennent encore, à cet égard, au ſecours de la France, & lui laiſſent de grandes eſpérances.

Les réquiſitions, ce genre nouveau de deſpotiſme, qui applique à un ſeul uſage, celui de ſa défenſe, tous les beſoins, tous les hommes & toutes les reſſources de la ſociété; les réquiſitions, après avoir révolté les campagnes & les villes, & excité partout des ſoulevemens, ont imprimé ce caractère de terreur auquel rien ne réſiſte. Elles font, aujourd'hui, partie de la néceſſité où la Nation croit être, de combattre des ennemis dont on le force d'enviſager le courage, ſous les couleurs de la barbarie. C'eſt une portion de ſa propriété que chaque

Français penſe employer à la conſervation de l'autre. C'eſt, enfin, un article de ce traité de paix auquel chaque département ſe flatte de concourir, parce qu'il ne ceſſe de l'eſpérer. Le Comité de Salut Public a été ſi loin, dès le premier inſtant, dans cette meſure ſi atroce, qu'il peut diſpoſer, encore quelque tems, des fortunes & des actions, faire des émiſſions d'hommes comme des émiſſions d'aſſignats, & tranſporter les villes & les campagnes ſur tous les points de ſon empire.

Huit cens cinquante mille hommes effectifs combattent à ſes ordres. Ce nombre peut-être augmenté, & il eſt a craindre qu'il ne le ſoit lorſque les moiſſons & les ſemences, après avoir aſſuré la ſubſiſtance des nouveaux ſoldats, les rendront inutiles dans leurs foyers. C'eſt à la fin de la campagne que la France ajouterait, ſelon toutes les apparences, à ſes moyens actuels, ceux d'une guerre généralement offenſive, ſi les ſuccès des alliés n'avaient pas répondu aux eſpérances de ceux qui réclament leurs ſecours.

On ne peut parler de ſes finances que pour répéter que la Convention s'eſt rendue momentanément ſupérieure, à cet égard, à l'Europe réunie. Les ſept neuvièmes du ſol appartiennent à la République. Ce gage continuel d'un papier, qui n'en a plus beſoin, eſt devenu inépuiſable par la rapidité avec laquelle les propriétés changent, chaque jour, de maîtres, & toujours à l'avantage de cette aſſemblée, qui a

conçu le projet de *nationaliſer* le ſol entier de la France; d'inſcrire le territoire, comme la dette publique, ſur le *grand livre* (22), & d'envahir, une ſeconde fois, les propriétés du Clergé & de la Nobleſſe (23), comme ayant été adjugées à un prix bien inférieur à celui de leur valeur actuelle.

La valeur réelle des aſſignats eſt aujourd'hui déterminée par la loi du *maximum*, qui fixe le prix de tous les objets de néceſſité, auxquels elle s'applique. Cette loi eſt facile à éluder, dans les échanges entre particuliers; & cela même en aſſure l'exécution en faveur de la République, qui profite, preſque ſeule, de ſon bénéfice. Huit milliards d'aſſignats infeſtent la circulation; le Comité des finances a conſacré, lui-même, cette épouvantable vérité. Il n'eſt pas un ſeul négociant en France qui ne ſache la facilité d'ajouter aux émiſſions, par la ſuppreſſion du numérotage des aſſignats, les porte à une ſomme encore plus arbitraire; & il n'eſt pas un ſeul Français qui ne s'attende, chaque jour, à une cataſtrophe qui fera périr, dans ſes mains, ce faible reſte de ſa fortune.

L'Aſſemblée a laiſſé entrevoir que le numéraire reparaîtrait bientôt: & cette eſpérance eſt devenue le ſujet de toutes les craintes. La guerre, cependant, ne lui laiſſe pas encore le choix des moyens; car la totalité des dépenſes de l'Etat ſe porte, journellement, à quinze ou ſeize millions. Les mois de Mars & d'Avril, qui ouvrent la campagne, coûtent,

par les préparatifs qu'ils néceſſitent, cinq à ſix millions de plus par jour (24) : mais l'on craint un nouveau papier qui anéantirait les aſſignats, comme les aſſignats ont abſorbé le numéraire ; & qui bornerait leur emploi à l'acquiſition des biens nationaux.

Environ cinq cens millions en eſpèces d'or ou d'argent, ſont dans les coffres de la Convention nationale. L'hôtel des monnoies de Paris, où ont été portées toutes les matières dépoſées dans les hôtels des monnoies des provinces depuis leur ſuppreſſion, renferme pour environ ſoixante-dix millions de métaux ; & chaque jour y ajoute par les dépôts, les fouilles & les ſupplices. Le dépouillement total des égliſes de France a produit 32 millions. Il ne reſte plus aujourd'hui un ſeul vaſe ſacré dans l'étendue de ce royaume ; on a enlevé même ceux des chapelles domeſtiques. *Depuis huit mois*, toutes les égliſes de Paris ſont entièrement fermées, & celles des provinces l'ont été preſque toutes ſucceſſivement.

Il ne ſerait pas auſſi impoſſible que la raiſon ſe refuſe à le croire, que la République Françaiſe ſe préſentât un jour au combat avec la monnoie de toutes les Nations, dans un moment où toutes les Nations l'auront épuiſée chez elles, & avec un affranchiſſement de tous les impôts, (le domaine public lui en laiſſant la facilité) lorſque toutes les puiſſances auront été forcées de les porter, chez elle, au dernier point.

Le Comité de Salut Public a abandonné les Colonies, perſuadé que la conſommation de la France étoit trop néceſſaire à l'Amérique & à l'Europe pour ne pas être recherchée dans tous les tems. Les moyens, les hommes & l'énergie deſtinés à la puiſſance maritime, deviendront une des reſſources de la puiſſance terreſtre ; & ſon peuple, déjà fait à des privations de luxe, demandera peu à l'Europe, qui lui demandera toujours beaucoup. La Convention, après avoir raiſonné d'après ces principes, les a tellement inſinués à la Nation, qu'elle peut détruire ſes ports, bruler ſes vaiſſeaux & ſes navires ; & ſe faiſant, ainſi, un rempart de ſa barbarie, porter un coup mortel au commerce de toutes les Nations, en anéantiſſant le ſien. Elle paraît réſolue à employer cette reſſource déſeſpérée à la derniere extrémité. Mais après la défaite complette qu'elle vient d'éprouver ſur mer, & les combinaiſons d'orgueil que je connais aux Membres du Comité de Salut Public, je ne doute pas qu'ils ne mettent beaucoup d'importance à avoir bientôt une nouvelle eſcadre à la mer, & qu'ils n'y parviennent.

J'ai dit que Paris était cet attelier immenſe où ſe fabriquaient l'opinion, les armes & les crimes de la République. L'eſprit public ne peut y rencontrer un moment de repos. Des ſpectacles ſuivent les exécutions & les exécutions y ſont devenues un ſpectacle néceſſaire au peuple, & indiſpenſable à ſes tyrans. La curioſité ne veut

rien perdre de ſes droits; la quantité de victimes ſemble l'exciter encore, & être devenue elle-même un beſoin.

C'eſt avec un courage héroïque, & qui ne s'eſt jamais démenti, que les Royaliſtes y terminent une vie qui honore encore leur mort (25). Cet exemple ſi magnanime & ſi douloureux, que le plus vertueux des ROIS & la plus grande des REINES leur ont laiſſé pour modèle, ſemble être devenu leur dernière conſolation.

Les ſcélérats, (depuis le Duc d'Orléans & le Père Duchêne, juſqu'à Briſſot & Danton) les ſcélérats que leurs propres crimes conduiſent enfin à l'échaffaut, y montent avec cette fermeté, vraiment étonnante, qui paraît tenir de la rage de leurs opinions ou de la certitude que, dans aucun tems, ils n'auraient eu de pardon à eſpérer (26).

Ce ſexe, à qui la nature ſemblait n'avoir accordé que la ſenſibilité & les graces, a ſurpaſſé, en force & en courage, les hommes même qui en ont le plus montré. Ce généreux dévouement ne peut rien ſur une multitude ſi longtems égarée, & que ſes tyrans ſont parvenus à dépouiller de tout ſentiment d'humanité (27). On a ôté au peuple Français juſqu'au ſouvenir de ce caractère d'urbanité & de douceur qui le diſtinguait de tous les autres peuples; & on le précipite, chaque jour, dans Rome & dans Athènes, avec ſes propres vices, avec toute l'hypocriſie de la liberté,

& tous les phantômes de sa souveraineté.

Les journaux les plus incendiaires (28), multipliés à un point effrayant, perpétuent son yvresse. Ils portent la victoire & la haine contre les vaincus, aux extrémités de l'empire, avec une célérité & une profusion qui font un triomphe nouveau. Les revers & les défaites y sont préparées avec tant d'art (29), elles sont si habillement présentées aux circonstances & aux peuples, qu'elles sont devenues un moyen puissant d'encouragement, & la source de tous les sacrifices. La France a vu ses ennemis dans son sein, & si près de Paris, qu'ils ne doivent plus se flatter de l'effrayer. La retraite de M. le Duc de Brunswick a reculé les frontières jusques sous les murs de la capitale. Une force qui évacue sans cesse est bien plus faible, dans l'esprit du peuple, que celle qui n'avance jamais; & la Révolution Française, ainsi que les armées qui la soutiennent, veulent être attaquées avec cette activité continue qu'elles déploient contre leurs ennemis. Cette lenteur, cette prudence, cette science militaire, qui dirigent les attaques & tracent les plans de campagne des armées combinées, surtout les vues que la calomnie & le crime leur supposent; enlevent chaque jour, à leurs armes, des partisans, des intelligences & des vœux, dans l'intérieur d'un royaume que la terreur gouverne. Lorsque la terreur aura conduit au repos, lorsque l'habitude des sacrifices aura soumis tous les besoins du luxe aux jouissances plus douces

de la ſureté & la tranquillité perſonnelle, (ainſi que ſes tyrans oſent encore le lui promettre) il eſt à craindre que les puiſſances alliées ne ſoient ſeules, alors, avec leurs armées, ſur cette terre où tant de victimes les appellent aujourd'hui.

Vingt-deux mille perſonnes rempliſſent les priſons de la capitale, ou ſont gardées chez elles à vue. Six cens cinquante-trois mille étaient détenues dans les départemens à l'époque du 26 Avril (30). Ce nombre a été augmenté par tous les membres de la Nobleſſe que les décrets forçaient, dans le même tems à quitter Paris, les places fortes & les villes maritimes, & à ſe repréſenter, tous les jours, à la municipalité du lieu où on leur permettait d'aller fixer leur réſidence. Trois cens perſonnes périſſent, chaque jour, par les ſupplices, dans l'étendue du royaume. La grande difficulté de s'y ſouſtraire provoque les ſuicides, qui ſont devenus ſi communs, qu'à peine les remarque-t-on. L'expoliation, les chagrins, toutes les maladies qui en ſont les ſuites, ajoutent encore à la dépopulation. Il parait à peu près certain que toutes ces cauſes, jointes à la guerre civile & étrangère, coûtent déjà à la France douze ou treize cents mille hommes.

Les départemens, plus loin de l'enthouſiaſme & de l'eſprit public que Paris, plus près de toutes let privations néceſſaires à l'abondance de cette capitale de la Révolution, qui appauvrit aujourd'hui, avec ſes crimes, les provin-

ces qu'elles apprauvriſſait autrefois avec ſon luxe; les départemens ſentent mieux tout le poids de la Révolution, & ils la déteſtent davantage. Mais trop d'intérêts particuliers les lient à ſon ſort, & trop de dangers intérieurs les menacent ſurtout, pour oſer en ſecouer eux-mêmes le joug. Ils voyent la protection étrangère trop éloignée & trop incertaine pour ne pas préférer la honte & la facilité de l'eſclavage aux convulſions & aux ſuites funeſtes de la révolte. Les mécontens y ſont partout, les rebelles ne ſeront nulle part, où ne flotteront pas, ſur le même rempart, les drapeaux de la victoire & de la paix.

L'Artois, la Picardie, la Bretagne, la Normandie principalement, invoquent, de toutes parts, un nouvel ordre de choſes. La maſſe entière du peuple, dans ces provinces, n'attend que des moyens, une occaſion ſûre, & des chefs pour ſe ſoulever & ſe déclarer ouvertement contre la Convention. La Normandie ouvrira ſes ports à la première eſcadre qui s'y préſentera; elle ſe ralliera toute entière, aujourd'hui, au premier drapeau blanc qui flottera ſur ſes côtes, ſi elle peut eſpérer une protection véritable, mais elle ne préviendra pas d'un inſtant les ſecours qu'elle implore.

Ainſi, à moins d'un grand ſuccès de la part des puiſſances alliées, à moins d'une exploſion dans le ſein de l'Aſſemblée ou à Paris, (& aucun député n'annonce aſſez de caractère & de moyens pour la faire eſpérer) on ne doit s'at-

tendre à aucun grand changement intérieur, favorable aux Puiſſances de l'Europe. Il deviendrait preſque poſſible ſi le Comité de Salut Public les forçait à faire la paix. Les députés qui ont quelque influence, Roberſpierre lui-même, iraient peut-être à l'échaffaut, ſans produire un changement bien eſſentiel dans les choſes. L'eſprit de la Révolution ſurvivrait à ces grands événemens, & une Aſſemblée nouvelle en conſerverait tous les principes: car la force appartient au *Sans-Culotiſme*, & l'Europe ſeule peut la lui arracher.

Quelques députés périront, ſans doute, victimes de leurs baſſes intrigues & de leur vile corruption; leurs projets *iſolés* n'auront pas arrêté le Comité de Salut Public, & leur ſupplice ajoutera à ſa puiſſance. A moins d'un revers ſignalé dans les armées de la République, on ne doit donc s'attendre à aucune grande faction, à aucune grande conjuration avant la fin de la campagne. Mais il eſt à craindre que le Comité de Salut Public n'ait donné, à cette époque, une nouvelle forme de gouvernement à la France, & que Roberſpierre n'en ſoit le Chef. Depuis ſept mois ſon projet parait être d'établir un Sénat peu nombreux, repréſentatif & électif, aſſemblé d'abord à une époque fixe, & bientôt enſuite prorogé ou continué à la volonté d'un conſeil. Les membres en ſeraient électifs & à vie, préſidés par un chef inamovible, ſous un nom dont le ſens n'eût pas encore été déterminé; & qui, Roi ſans éclat d'une

République dans les fers, ſerait inveſti de la force même de l'opinion, en accordant à tous les partis qui la diviſent en France l'image de ce qu'ils déſirent, & en les garantiſſant de ce qu'ils craignent. Car il ne faut plus ſe le diſſimuler, l'homme qui pourra rendre à la Nation Françaiſe la ſureté & la propriété individuelles eſt aſſuré, aujourd'hui, de règner ſur elle. La laſſitude générale y ſanctionne, d'avance, tous les gouvernemens.

Ce projet s'exécute inſenſiblement depuis quatre mois. Le peuple eſt dépouillé de toute nomination aux emplois civils, aux fonctions municipales, judiciaires & adminiſtratives. La convocation des aſſemblées primaires eſt interdite. Le régime *révolutionnaire*, c'eſt-à-dire, le droit de violer toutes les loix, même celles qu'il promulgue, eſt conſacré & établi, *néceſſairement*, pendant la durée de la guerre. Le Comité de Salut Public diſpoſe de toutes les places, de toutes les autorités. Son pouvoir ne fut jamais plus immenſe & mieux reconnu, tandis qu'une grande partie des Comités révolutionnaires ſont au moment d'être dépouillés de leur puiſſance. Le déplacement projetté des propriétés fait que l'on ſuppoſe, chaque jour, des crimes, & que l'on traîne à l'échaffaut les propriétaires & les privilégiés; la déportation de ceux qui n'y auront pas péri paraît réſolue (31): le partage des terres à l'armée & aux ſoutiens néceſſaires à la nouvelle puiſſance; l'affranchiſſement projetté des impôts & la paix,

consolideraient ce nouveau gouvernement & feraient naître ce peuple nouveau, qui menace d'envahir tous les gouvernemens & de renverser tous les trônes si l'Europe n'était pas assez forte pour l'arrêter, ou si elle était trop lente à le combattre; car tous les momens sont désormais comptés. *La République Française périra, ou les Monarchies & les Gouvernemens de l'Europe finiront avec ce siècle :* Tels sont les projets que le Comité de Salut Public ne craint pas de manifester tous les jours; telles sont les propres paroles que Robespierre & Barrère ne cessent de prononcer.

Chaque jour augmente ces craintes; les crimes Français sont épuisés, les crimes de Rome & de la Grèce se commencent. Un nouveau costume est préparé, depuis un an, à cette Nation condamnée à ne rien conserver de ses habitudes & de sa vétusté. L'empire des sens est tellement puissant sur la multitude, que la robe Grecque & Romaine feraient peut-être oublier aux Français, leur ancienne patrie. Des gymnases, des courses & des luttes; des fêtes triomphales, une branche de chêne & le panthéon; des théâtres consacrés au peuple, & formés sur ces modèles de l'antiquité que les siècles ont respectés, tromperaient longtems l'esclavage avec les couleurs de la liberté. Une réligion dont les augures feraient descendre le Dieu des Victoires & de la Justice sur une terre nouvelle, acheverait, peut-être, de rendre les anciens regrets impuissans & les nouveaux vœux sincères.

Ces principes, qui ont donné naiſſance aux écoles publiques, font aſſez connaître ceux qu'elles vont profeſſer. Elles feront de cette génération, dont l'enfance a été alaitée par les crimes, le peuple le plus dangereux pour l'univers, par le beſoin d'exercer ſon courage, par la néceſſité où il ſe trouvera de maintenir la République militaire, & d'étendre les principes les plus faux, mais les plus ſéduiſans, que les hommes ayent jamais eu à combattre; la ſouveraineté uſurpée, l'égalité impunie, & le brigandage légitimé.

Il eſt donc permis de dire, d'après cette connaiſſance de l'état de la France & des projets de ſes tyrans, que toute paix, tout accommodement, toute négociation *avec leur République*, ſeraient le plus grand des attentats contre l'ordre ſocial. Elle veut envahir ou détruire la propriété univerſelle. Aucun traité, d'ailleurs, ne ſerait ſacré pour des hommes qui ont juré de les violer tous; & l'Europe n'éviterait, en obtenant cette trève, aucun des malheurs qu'elle pourrait ſuſpendre. Le germe des Révolutions doit être extirpé en France, ou chaque gouvernement doit s'attendre à éprouver bientôt la ſienne.

Voilà le but vers lequel le Commité de Salut Public dirige tous ſes efforts; il eſt tellement l'objet principal ſur lequel il fonde la ſtabilité de ſon gouvernement, qu'une partie de ſes tréſors & un grand nombre d'Emiſſaires ſont employés, de toutes parts, avec une per-

ſévérance & une activité également infatigables, à la propagation de ſes principes & de ſes crimes. Il cherche à les répandre en Piémont, en Pologne; en Italie, dans le Brabant, & juſques en Angleterre. Une ſomme très forte a été envoyée, à cet effet, à Varſovie au commencement de Mars (32); & toutes les pierreries de la France ont été envahies pour tenter le Divan & faire craindre, aux deux Cours Impériales, une diverſion puiſſante.

L'on vient de voir quelles ſont les reſſources, & quels ſont les projets du Comité de Salut Public. Ses projets ne périront qu'avec lui; ſes reſſources, quelques conſidérables qu'elles ſoient encore, ſont arrachées par des moyens ſi violens, que leur continuité doit enfin les détruire.

Le Comité de Salut Public ne peut rien ajouter à la terreur qu'il inſpire, & les Puiſſances alliées peuvent l'affaiblir. Elles peuvent la diriger toute entière contre ce Comité lui-même, & trouver les ſecours les plus grands & les alliés les plus puiſſans dans la laſſitude générale de la France, en faiſant connaître à ſes malheureux habitans, d'une maniere bien poſitive, la détermination invariable qu'elles ont priſe de ne poſer les armes que lorſqu'elles auront rétabli la monarchie, l'ordre & la propriété. Car le Comité de Salut Public eſt forcé d'excuſer juſques à ſes victoires, & de parler ſans ceſſe de paix au peuple pour le déterminer à continuer la guerre. Si à la fin de cette campagne, quels

qu'en ſoient les ſuccès, ce peuple ſe voit, encore, forcé d'épuiſer le reſte de ſes moyens en faveur de ſes tyrans, ſans pouvoir en obtenir la paix dont ils le flattent ſans ceſſe, je ne crains pas de dire qu'il eſt impoſſible que ce déſeſpoir du repos ne produiſe une exploſion déciſive contre ces mêmes tyrans.

J'oſe donc l'affirmer, le Comité de Salut Public, ou le gouvernement qui lui ſuccédera, ne peut réſiſter à deux années de guerre; car il n'obtiendra rien que par les ſupplices: & les moyens révolutionnaires, je le repète, doivent néceſſairement le détruire & l'anéantir avant ce tems. Mais il ſe flatte de forcer, cet hyver, les Puiſſances belligérantes à la paix, & de reſter alors le maître d'employer tous les moyens de clémence, de propriété & de repos qui doivent conſolider ſa puiſſance, & étendre les principes qui l'ont fondée *juſqu'aux extrémités du globe* (33).

Tel eſt l'état des choſes; tels ſont les ennemis que l'on a à combattre; tels ſont les malheurs & les crimes inouis, que l'on peut faire ceſſer. Car, quelques grands que ſoient les dangers, les reſſources, pour les éviter, ſont bien plus grandes encore; & il eſt plus aiſé, ſans doute, de vaincre & d'anéantir un pareil gouvernement que d'avoir à s'en préſerver ſans ceſſe (34).

Comment s'y prendre pour réuſſir? c'eſt ſur quoi je ne puis pas prétendre d'éclairer des Miniſtres auſſi diſtingués que ceux qui dirigent les

principaux cabinets de l'Europe. Mais ils ne pouvaient voir ce que j'ai vu, j'ai donc jugé important de le dire. Ce Précis offrira, peut-être, les contradictions les plus fortes; il ne faut pas oublier qu'une Révolution les enfante & les explique toutes.

J'oſe dire, qu'en ſachant bien exactement ce qui ſe paſſe en France, en étant ſûr d'y trouver autant d'alliés qu'il y a de mécontens, il ne peut être difficile d'y opérer de grands changemens. Mais il ne faut plus ſe tromper ſur le choix des moyens, & être bien convaincu qu'il n'y a pas un ſeul inſtant à perdre pour conſerver l'Europe.

F I N.

NOTES.

Note 1, pag. 6.

Deux cents quatre-vingt Membres, environ, ne quittent pas leurs Comités; cent ou cent trente ſont répandus dans les armées & dans les départemens en qualité de repréſentans du peuple: & le reſte n'aſſiſte jamais régulièrement aux ſéances de la Convention.

Note 2, pag. 10.

Neuf millions ont été employés à l'embelliſſement du Palais des Thuilleries, qu'une grille en bronze va ſéparer de la place du Carrouzel, 80 millions ont été deſtinés à la confection des canaux, & 40 à la réparation des grandes routes: des ouvriers y ont été auſſitôt employés. Un grand théâtre & les coſthûmes les plus riches ſont deſtinés aux ſpectacles des Grecs & des Romains. La collection du *Muſæum*, la plus riche du globe, reçoit chaque jour de nouveaux ſoins & de nouveaux tréſors; & les ordres ſont donnés pour que le Palais du Louvre ſoit achevé.

Note 3, page 13.

La Convention Nationale & les Thuilleries furent inveſties, pendant trois jours, par ſoixante-dix mille hommes de la force armée: ce fut au milieu de ſes rangs que paſſèrent, ſucceſſivement, les Membres de la faction de Briſſot & de la Gironde, qu'un décret envoyait dans les priſons.

Note 4, page 14.

Marat a habité en trois fois différentes, dans l'eſpace

de quatre mois, un souterrein de l'église des Cordeliers, d'où il lançait, chaque matin, sa feuille empoisonnée, intitulée *L'Ami du Peuple.* On ne put le déterminer à se soumettre au décret rendu contre lui par les Brissotins que quinze jours après, & lorsqu'il fut bien assuré qu'il n'avait aucun risque à courir.

Note 5, page *ibid.*

Ce fait, avoué par un ami intime de Marat, est revêtu de toutes les preuves qui en établissent la certitude. Marat sentait sa fin s'approcher, & il est mort, persuadé que le poison qui le consumait lui avait été donné par Robespierre.

Note 6, page *ibid.*

Il est hors de doute, d'après des témoignages obtenus sur les lieux mêmes par un Député de la Convention, qui jouit encore d'une grande influence aux Jacobins, que Robespierre s'est servi de Grangeneuve & de Fauchet, pour faire venir Charlotte Corday du département du Calvados à Paris, & pour l'engager à assassiner Marat, en lui persuadant que Marat ne cherchait qu'à renverser la République en excitant le pillage & la spoliation de toutes les propriétés. C'est à la République que Charlotte Corday a crû sacrifier Marat.

Note 7, page *ibid.*

Gobet fut appellé au Comité de Salut Public où il reçut 85 mille livres pour abjurer, le lendemain, à la Convention son caractère de prêtre. Ce Comité le fit traduire, deux mois après, au tribunal révolutionnaire, (il ne sera peut-être pas inutile de faire remarquer, que l'idée & l'établissement de ce tribunal ont été conçus par Danton, ainsi que le projet des masses & des réquisitions) où un des principaux chefs de l'accusation intentée contre lui, fut d'avoir reçu *des déforganisateurs*

& des ariſtocrates, une ſomme de 85 mille livres pour abjurer ſon culte & prêcher l'athéiſme. Hébert allait chaque jour prendre, au Comité de Salut Public, le ſujet de ſa feuille du lendemain, intitulée, *le Père Duchêne*; & il eſt également inconteſtable que Camille-des-Moulins ne donna les 6 numéros du *vieux Cordelier* qu'à la ſollicitation pluſieurs fois renouvellée de Roberſpierre, qui, perſuadé que Camille était véritablement républicain, & redoutant ſon caractère & ſes principes, ſe hâta de le faire périr ſur l'échaffaut où Camille lui-même avait conduit tant de victimes.

Note 8, page 15.

La Croix, député, & trois officiers ſupérieurs de l'armée du nord ont atteſté pluſieurs fois, & à diverſes perſonnes, depuis le mois de Juillet, que Roberſpierre connaiſſant la cupidité de Danton, l'avait longtems preſſé de ſe rendre dans la Belgique, l'aſſurant qu'il y ferait, bientôt, la fortune la plus conſidérable, qu'il y aurait les pleins pouvoirs de la Convention, & qu'il ſerait le maître de toutes les opérations pécuniaires.

Note 9, page 17.

Couthon eſt porté dans un fauteuil, alternativement, aux Jacobins & à l'Aſſemblée. Il eſt depuis huit mois hors d'état de marcher, mais il ne travaille qu'avec plus de ſuite & d'attention à remplir les vues & les projets de Roberſpierre. Il eſt incapable de ſonger à être quelque choſe par lui-même. Sa fortune s'élève à un million & demi. Barrère en a placé trois en Italie & en Dannemarck; il en eſt convenu lui-même, il y a environ trois mois. St. Juſt diſait, au mois de Novembre dernier, *le Marquis de Fontvieille* (c'était ſon nom, avant la Révolution) *eſt ruiné par les décrets, mais une miſſion & ſix mois de Comité me rendront bien plus qu'il n'a perdu.*

Note 10, page 18.

Il eſt ordinaire, qu'un député allant en miſſion dépenſe 15 ou 20 mille livres par mois pour ſa perſonne. Les repréſentans du peuple voyagent dans les voitures de la cour & des émigrés, elles ſont attellées de ſix ou huit chevaux ; ils tiennent, preſque tous, table ouverte ; vuident partout les caves ſéqueſtrées au profit de la nation, & ſe livrent ſans pudeur aux penchans les plus déréglés. Ils ont droit de vie & de mort, & il n'eſt point de jour où ils n'envoyent des victimes au ſupplice, en recevant, de toutes parts, l'argent qu'ils ont exigé pour leur rendre la liberté. Un de ces ſcélérats, qu'on appelle André Dumont, a reçu des ſommes immenſes à Abbeville, à Amiens, & dans toute la Picardie. Il n'a même pas craint de faire acheter, par le nommé Picot, l'hôtel du Plouys, un des plus beaux d'Abbeville, & il l'a chargé de faire l'acquiſition de la terre qui porte le même nom. Le Vaſſeur a extorqué, *aux ariſtocrates* de Lille & de la Flandre, environ 600 mille livres qu'il a fait paſſer à Berne. Siblot & le Gendre ont reçu des ſommes conſidérables dans les départemens de l'Eure & de la Seine inférieure. Le Bon a dérobé à Arras plus de 500 mille livres, dans les ſcellés dont il ordonnait l'appoſition, & aux parens des perſonnes qu'il livrait au tribunal révolutionnaire de cette ville. Des preuves, même légales, établiſſent ces faits d'une manière inconteſtable.

Note 11, page 20.

Henriot eſt un ancien commis aux entrées de Paris, abſolument ſans moyens, & qui ſe plonge tous les jours dans la débauche & dans l'yvreſſe. Il fut au moment d'être envoyé au tribunal révolutionnaire après le ſupplice de Vincent & de Ronſin ; mais il promit une obéiſſance ſi aveugle à Roberſpierre qu'il conſerva ſa place, quoique les ordres pour le juger euſſent été déjà ſignés.

Note 12, page 21.

Payan, chef de la commune de Paris, ſous le titre d'agent national, eſt venu de Provence à Paris par les ordres de Roberſpierre dont il eſt la créature. Il eſt ſans moyens perſonnels, mais profond ſcélérat. Son phyſique reſſemble en tout à celui de ſon protecteur, même dans la faibleſſe de la vue & l'extinction de la voix. Roberſpierre lui donna, au mois de Février, 17 mille cinq cents livres.

Note 13, page 23.

Deux cents pièces nouvelles au moins ont été jouées depuis le 10 Août 1792. Il eſt preſque impoſſible, ſi l'on en a pas été témoin, de ſe faire une idée de l'immoralité & de la barbarie qu'elles reſpirent. Barrère, en parlant des ſpectacles à la tribune de la Convention, dit: *le fade & doucereux Racine amolit les hommes: Crébillon Sans Culotte, voilà l'écrivain qui conviendrait à des Républicains.*

Note 14, page 24.

Tous les grands hôtels de Paris, les égliſes & les places publiques, ſont remplis de forges & d'atteliers militaires. Les travaux ſont faits avec tant de précipitation & ſi peu de connaiſſances exactes, que la plus grande partie des fuſils qui ſortent de ces atteliers, ſont entièrement défectueux.

Note 15, page 25.

On a célébré 43 fêtes à Paris en l'honneur de Marat & de le Pelletier, toutes plus degoûtantes les unes que les autres. Leurs mauſolées ſont dans toutes les communes, & leurs buſtes ou leurs images dans preſque toutes les maiſons de la France. Les orgies qui ont eu

lieu lors de l'abolition du culte catholique, ont été au-delà de ce que l'esprit humain avait, jusqu'alors, imaginé de perversité, de corruption & d'atrocités.

Note 16, page 28.

Couthon & Collot-d'Herbois (il est prouvé qui ce dernier a volé sous les cadavres & dans les ruines qu'il a entassés à Lyon, deux millions trois cent mille livres en or, *dont il n'a pas encore parlé à la Convention*) ont plusieurs fois proféré ces propres paroles à la tribune des Jacobins, notamment après la reddition de Valenciennes & l'évacuation de Toulon.

Note 17, page 29.

Les bœufs ont absolument manqué aux marchés de Sceaux & de Poissy, en Juillet & Août derniers; la Normandie & le Poitou, qui les fourniſſent, étaient alors en partie au pouvoir des Royalistes & des Fédéralistes. L'armée de ces derniers s'avança jusqu'à Pacy, au-delà de Vernon; à peu près dans le même tems Valenciennes était pris, Toulon ouvrait ses portes, les villes de Tours & d'Orléans attendaient les royalistes, & trente-trois rassemblemens contre révolutionnaires éclataient dans les différentes parties de la France. L'Assemblée Nationale était dans la plus profonde consternation, & il fut question, au Comité de Salut Public, de préparer le départ de la Convention & sa translation dans le Comtat Venaissin. La disposition générale des esprits était telle, qu'un louis se vendait, à cette époque, 162l. en assignats; & le premier de Mai dernier on ne l'achetait, malgré la peine de mort, que 50 & 55l.

Note 18, page 30.

On doit se rappeller que je parle de l'état où la Ven-

dée se trouvait vers le 20 Avril. La disette de vivres, la difficulté des opérations militaires dans un pays impraticable pendant six mois de l'année, & les deserts dont la barbarie a environné les héros qui le défendent, les avaient forcés à l'inaction, & avaient occasionné la dispersion des rassemblemens & la désertion d'une grande quantité de payſans.

Note 19, page 32.

Le petit peuple a été, à Paris, au moment de manquer entièrement de pain & de viandes, mais les restaurateurs & les gens riches en ont toujours été pourvus. Les grains arrêtés, sur toutes les routes, par l'armée révolutionnaire, c'est-à-dire, par la commune de Paris, arrivaient toutes les nuits pour la consommation du lendemain. Paris, à qui il fallait, au mois d'Octobre dernier, 1640 septiers de farine par jour, n'en a renfermé que 4 ou 500 pendant plus de six semaines. Mais cette disette a toujours été factice, car les environs de la capitale étaient, en général, abondamment pourvus.

Note 20, page 36.

On ferait un raisonnement faux si l'on concluait, de la misère affreuse dans laquelle le peuple est plongé, que la famine ravage la France, car elle est assurée de ne pas manquer de grains cette année. Mais on les arrache au peuple à mesure qu'il les receuille; on les entasse dans les *greniers d'abondance* pour l'approvisionnement des armées, & on ne laisse ou on ne distribue, dans chaque district, que la quantité indispensablement nécessaire à la subsistance de ses habitans: cette mesure atroce répond de leur obéissance à leurs administrateurs. Le dénuement absolu de tous les autres objets de nécessité, laisse le peuple dans une misère si profonde, qu'elle lui ôte les moyens de se soulever. Les espéran-

ces de bonheur & de propriété dont on le berce sans cesse, prolongent sa patience, & l'engagent à supporter encore l'excès de tant de maux.

Note 21, page 37.

Sous le prétexte de découvrir le salpêtre dans tous les lieux où il se produit, on fouille les maisons, les bâtimens & les jardins avec tant de persévérance, qu'on trouve fréquemment les matières d'or & d'argent que la terreur y enfouit, & dont la loi accorde une portion au dénonciateur.

Note 22, page 39.

La Convention a inscrit *tous les créanciers de la République* sur un livre qui est, aujourd'hui, leur seul titre; car ils ont été forcés de déposer à la trésorerie nationale, les contrats originaux de leurs créances, sous peine d'en être dépouillés & traités, ainsi que leurs notaires, comme suspects. Sous le nom de créanciers de la République, sont compris tous les créanciers des biens envahis par la Révolution. Ils sont confondus dans ce grand livre, sans distinction ni dénomination de leur ancienne hypothèque; ils n'ont d'autre contrat, qu'un numéro portant une *somme due par la République*, d'autre sureté *que la conservation de ce grand livre*, & d'autre gage *que la loyauté de la République Françoise.*

La Convention a le projet de faire la même opération sur les propriétaires de terres, & de *nationaliser* le territoire Français. Après avoir jugé de la *validité de la possession*, elle inscrira sur le grand livre, pour seul & unique titre, ceux à qui elle aura été reconnue & conservée. Par ce moyen, la totalité de la fortune publique & particulière en France, sera à la disposition de la Convention Nationale. *Ces inscriptions* peuvent être considérées comme une nouvelle espèce d'assignats, car elles sont le signe avec lequel la Convention paye tous

les créanciers de l'Etat, & elles ſont reçues, pendant un certain tems, pour comptant dans le payement des biens nationaux; elles perdaient 38 pour cent ſur les aſſignats, le premier Mai. Ce bénéfice nouveau, en favoriſant les ventes nationales, fait rentrer, chaque jour, ces mêmes inſcriptions à la tréſorerie où elles ſont annullées. Le peu de confiance qu'inſpirent & ces inſcriptions & les aſſignats, laiſſe tous les créanciers de l'Etat dans la néceſſité d'échanger leurs créances contre des biens nationaux: de ſorte qu'en dernière analyſe, la République ne devra rien & elle n'aura rien payé; car les ſupplices & les décrets font rentrer, chaque jour, dans ſon domaine, une partie des propriétés qu'elle a vendu. En pourſuivant cette ſérie de brigandages & d'aſſaſſinats, le Comité de Salut Public ſe flatte de pouvoir diſpoſer d'une partie du territoire en faveur de l'armée & des Sans-Culottes, & de conſacrer l'autre à affranchir l'Etat de tous impôts, en laiſſant bientôt la Nation ſans dettes & ſans aſſignats.

Les impoſitions avec les ſols additionnels s'élevaient, l'année dernière, aux deux cinquièmes du revenu net; & les diſpoſitions du décret qui ordonnait la levée d'un emprunt forcé d'un milliard étaient telles, que la perſonne la plus riche ne pouvait conſerver, cette année, que 4500 l. pour ſon entretien, & était forcée de donner le reſte à la Nation. Cet emprunt n'a cependant produit que 43 millions à Paris, où il devait en produire 87, & 391 millions dans toute l'étendue de la France.

Le projet des inſcriptions appartient à l'Abbé Syeyes, & Cambon (le plus inepte de tous les Adminiſtrateurs en finances) en pourſuit le travail depuis neuf mois.

Note 23, page *ibid.*

Les propriétés de la Nobleſſe qu'on avait d'abord tremblé d'acheter, ſe vendent aujourd'hui de toutes parts. Il n'eſt preſque pas d'acquéreurs qui ne croient leur ſureté intéreſſée à cette dilapidation; & l'homme le plus

honnête se voit forcé, chaque jour, d'y prendre part, espérant y trouver des moyens de tranquillité. Mais la Convention, qui a mis à contribution toutes les craintes comme toutes les passions, envoye souvent dans la même prison, & le propriétaire d'un bien & son acquéreur; car celui-ci devient aussi coupable que le premier, s'il annonce la même fortune.

Note 24, page 40.

Ce résultat est d'une exactitude mathématique. Le mois de Mars dernier a coûté 830 millions, & celui d'Avril était porté, par apperçu, dans le Comité de finances & à la tréforerie, à 640 millions.

Note 25, page 42.

Tels on vit M. le Cte de l'Aigle dire au peuple: *ce n'est pas ma tête, mais du pain & votre Roi, qu'il vous faut demander;* M. de Laguiomarais ne cesser de crier *vive le Roi*, que lorsqu'il cessa de vivre; M. de Tunduti dire au peuple, *je meurs pour mon Roi, & vous vivez pour servir des assassins; je vous plains, car on vous paye pour applaudir à mon supplice, tandis que vous êtes forcés de m'admirer.* On vit M. de Malhesherbes opposer le courage tranquille d'une vie irréprochable aux cris de la férocité. M. de Montjourdain avouer avec fierté, devant ses bourreaux, son courage & ses malheurs dans la journée du 10 Août; & aller de sa prison à l'échaffaut après avoir consolé les infortunés qui allaient le suivre, & étonné Robespierre & le Comité de Salut Public par une résignation si magnanime, que Robespierre lui-même avoua qu'un Royaliste seul pouvait écrire les dernières lignes qu'il traçait à sa femme & à son père, sous les yeux de ses assassins, &c.

Note 26, page *ibid.*

On vit Charlotte Corday mourir pour la République avec ce courage dont les femmes Romaines avaient etonné leur siècle; & M le Duc de Biron dire à ſes juges, *oui, je mérite la mort, je ne crains pas de l'avouer, mais c'eſt pour avoir trahi mon Roi & ſervi ſes ennemis.* M. le Duc d'Orléans preſſait l'exécution de ſon arrêt de mort, après avoir oſé dire au tribunal qui venait de le prononcer: JE SUIS INNOCENT, *mais je ſens que ma mort eſt néceſſaire dans votre République: je ſaurai la ſubir.* Danton criait au peuple, *avant ſix mois tu déchireras en lambeaux & ceux qui me jugent ici, & les ſcélérats qui me font juger. Ils l'aſſaſſinent tous les jours, après l'avoir enchaîné.* Barnave ne ceſſait de répéter à ce peuple: *tu ne mérites pas d'être libre, & je te mépriſe trop pour ne pas déſirer la mort.* Héraut de Séchelles, que ſes juges honoraient de l'accuſation d'avoir cherché à rétablir la royauté, leur répondait avec arrogance: *j'en atteſte ces murs, ils ſont témoins que je n'ai jamais ceſſé de combattre ici le deſpotiſme & la monarchie.* On ſe rappellera que le tribunal révolutionnaire tient ſes ſéances dans le palais de juſtice, & que Héraut de Séchelles était avocat-général au Parlement de Paris. Camille des Moulins expirait avec tout le héroïſme de la ſcélérateſſe, bien ſûr que ſa femme allait ſuivre ſes traces; & Gorſas oppoſait encore le courage aux refrains de ſa chanſon. Enfin, Gramont même, ce mauvais hiſtrion qui s'eſt baigné ſix jours entiers dans le ſang, à l'époque du 2 Septembre, Gramont donnait à ſon fils l'exemple de la fermeté, après lui avoir donné celui de tous les crimes, &c.

Note 27, page *ibid.*

Les ironies les plus atroces accompagnent, preſque toujours, les condamnés à l'échaffaut. Il n'eſt pas rare de voir des enfans de dix à douze ans *ſucer le ſang qui en découle.*

Note 28, page 43.

On compte 87 journaux à Paris, & il n'eſt pas de municipalité en France qui n'en reçoive au moins deux ou trois, ainſi qu'une foule d'adreſſes & de proclamations.

Note 29, page *ibid.*

La priſe de Landrecies, événement preſque déciſif à l'ouverture de la campagne, n'a produit aucune ſenſation à Paris, c'eſt-à-dire, parmi le peuple; car elle en produiſit une très forte au Comité de Salut Public, & dans la Convention.

Note 30, page 44.

Les deux tiers des détenus à Paris & dans les départemens, ont un ou deux Sans-Culottes à leur ſuite, à qui ils ſont obligés de donner 6 livres par jour, & qui répondent de leur perſonne au Comité de ſureté générale.

Note 31, page 47.

Il faut entendre par la *déportation*, le maſſacre de tous les individus qu'on condamne à cette peine. On ne ſe donne pas l'embarras de les tranſporter à Cayenne ou au *Port-Marat* (port Dauphin dans l'île de Madagaſcar). On les entaſſe dans des barques, au fond deſquelles on a pratiqué des couliſſes, par où on introduit les eaux, & le bâtiment eſt auſſitôt coulé à fond. Cette meſure a été exécutée trois fois ſur la Loire, & 640 perſonnes y ont péri dans la dernière *déportation*.

Note 32, page 50.

Onze millions cinq cents mille livres, en eſpèces d'or

& d'argent, ont été envoyés dans les derniers jours de Février & les premiers de Mars en Pologne. Ce fait eſt avoué par pluſieurs députés à la Convention & par une des perſonnes chargées de faire les remiſes de cette ſomme en Suiſſe.

Note 33, page 51.

Le Comité de Salut Public compte ſi fort ſur la déſunion des puiſſances belligérantes & ſur la méſintelligence des Cabinets, qu'il n'eſt pas de jour où ces eſpérances, ſi mal fondées, ne ſoient préſentées au peuple dans tous les journaux, même dans ceux de la Convention. Roberſpierre ſe flatte que la laſſitude & l'épuiſement détacheront, ſucceſſivement, de la coalition générale les ſouverains que la ſituation de leurs états ſemble garantir d'avantage des principes & des armes de la France. Il ſe perſuadait, à l'ouverture de cette campagne, que les alliés ſeraient hors d'état d'en ſoutenir une quatrième: il oſait penſer, & dire à un député de la Convention, Membre du Comité de Sureté Générale; *la crainte, l'or & l'intrigue détacheront bientôt quelque allié de cette ligue formidable.*

Ce ne ſont pas les revers que les alliés éprouveront, mais les fautes qu'ils commettront, qui feront nos véritables ſuccès, diſait impudemment Barrère le 22 Avril, *& nos plus grandes victoires ſeront celles dont nous ne parlerons point.* Il avoua le lendemain à trois perſonnes de ſa ſocieté intime; *qu'il fallait que la guerre fût terminée cette année, car la guillotine & la Convention ne pouvaient aller plus loin.* Roberſpierre dit; *je bats monnoie*, lorſqu'on lui parle au Comité des victimes qu'il envoye au tribunal révolutionnaire. On n'a vu dans aucun ſiècle une proſcription auſſi longue que celle dont le tribunal révolutionnaire eſt depuis 15 mois le Miniſtre. La révolution marche à pas de géant ſur l'Europe, & la propriété univerſelle a été promiſe aux Sans-Culottes de la France; mais je le répéte, la Convention ne peut ré-

ſiſter à une quatrième campagne, ni la révolution à deux années de guerre.

Note 34 & dernière, page *ibid.*

Les Jacobins & la Convention ſont forts, principalement, de la terreur qu'ils ſe flattent d'inſpirer aux puiſſances de l'Europe. Ils cherchent tous les jours à perſuader au peuple que les ſouverains reconnaiſſent & reſpectent les députés de la Convention & les autorités conſtituées. Il n'eſt pas de repréſentant du peuple aux armées & dans les départemens, qui ne reçoive du Comité de Salut Public l'ordre d'entretenir cette opinion, dans le cours de ſa miſſion. Un ſcélérat, qu'on appelle Dufourny, diſait à la tribune des Jacobins de Paris, au mois de Janvier, lors du ſcrutin épuratoire des membres de cette ſociété: *il n'eſt aucun de nous, frères & citoyens, qui ne reçoive, par acclamation, cet immortel Drouët, & ces vertueux repréſentans que la trahiſon a plongés dans les cachots. Soyons tranquilles ſur leur ſort: nos ennemis n'oſeraient attenter à leurs jours, car ils ſavent que tous les Rois de l'Europe en deviendraient reſponſables. Nous reverrons bientôt, au milieu de nous, ces martyrs de la liberté.* Amar & Guffroy, ont tenu ce même langage au Comité de Sureté Générale. Les Jacobins ſe flattent en effet d'être bien plus redoutés, qu'ils ne ſont redoutables; & j'oſe affirmer que le jour où le peuple Français ceſſera d'en être perſuadé, ſera celui où ils auront véritablement à le craindre.

Ce n'eſt qu'en promettant, chaque jour, au peuple une paix prochaine, & en cherchant à lui perſuader que les victimes dont les échaffauts régorgent ſont ſes ennemis & la combattent, que le Comité de Salut Public continue de diſpoſer de tous les moyens de la France; mais la laſſitude & le déſeſpoir ſont partout. Dès le mois de Février, Robeſpierre en fut tellement effrayé, qu'il réſolut de tenter une attaque générale ſur tous les points de la frontière, & de faire les efforts les plus violens contre les puiſſances alliées. La Convention eſt hors

d'état de les soutenir longtems, & de les renouveller, si elle est forcée de continuer la guerre. Aussi, il n'est rien que Robespierre ne sacrifie pour la terminer cette année: car il est placé dans la nécessité de donner, cet hyver, un gouvernement & le repos à la France (alors tous ses grands moyens de guerre s'affaibliſſent) ou d'avoir à redouter une explosion aussi décisive qu'inévitable.

NB. La répugnance que j'ai eu & la violence que j'ai été obligé de me faire dans le cours de cet ouvrage, pour rapporter scrupuleusement & littéralement les paroles que le crime ne cesse de proférer en France, seraient un témoignage que j'invoquerais en faveur de la vérité, si les preuves de tout ce que j'avance, n'étaient acquises d'une manière incontestable.

FIN DES NOTES.